

N° 8

~~17~~ Du 4 au 10⁷ Mars 1900,

LES PLEBEIENNES

PROPOS D'UN SOLITAIRE

HEBDOMADAIRE

PAR

SÉBASTIEN FAURE



10^{cent}

REDACTION:
rue
ROCHECHOUART
86

ADMINISTRATION:
rue
ROCHECHOUART
86

A. WILLYS.

Adresser tout ce qui concerne

LES PLÉBÉIENNES

à M. l'Administrateur,

86. RUE ROCHECHOUART A PARIS



CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE

Un An., 6 francs.

Six Mois. 3 —

EXTERIEUR

Un An 8 francs.

Six Mois. 4 —

LA JOURNÉE DES MASQUES

Si colossal est le nombre des déguisés et si formidable le poids des hypocrisies sous lequel ploie notre admirable civilisation, qu'il semble, à première vue, impossible, de qualifier une journée « la journée des masques ».

C'est tous les jours, en effet, que les Parlementaires dissimulent sournoisement sous le pavillon « Intérêt du Pays » l'infecte camelote de leurs intrigues ambitieuses ; c'est tous les jours que, affublés de grotesques oripeaux, les Prêtres montent à l'autel pour en imposer aux crédules et aux sots par le spectacle impudent de leurs simagrées ; c'est tous les jours que les Magistrats endossent leur accoutrement professionnel pour interpréter et appliquer tortueusement les prescriptions d'une Loi plus tortueuse encore ; c'est tous les jours que, posant sur leurs faces de jouisseurs sceptiques le masque d'une compatissance qui n'effleure pas même leur peau de blasés, les Riches jouent cyniquement la comédie de la pitié et de la bienfaisance ; c'est tous les jours que les Patrons excipent jésuitiquement du mauvais état des affaires et du marasme de l'industrie, pour rogner le salaire.

C'est tous les jours que le prétexte « Patrie » voue à la vie abrutissante des casernes et entraîne au massacre plusieurs centaines de milliers de jeunes gens ; c'est tous les jours que le mensonge « Famille » tyrannise cauteleusement le cerveau et broie sans pitié le cœur des enfants.

C'est tous les jours aussi que les rues sont sillonnées d'individus qui, plus disposés à en venir aux mains qu'à se tendre la main, n'en échangent pas moins mille témoignages de cordialité et mille assurances de dévouement ; c'est tous les jours que, sous le feu des lustres, au théâtre, dans les

salons mondains, dans les cercles, se croise, — sourires aux dents et lèvres empressées à la flatterie — cette cohue d'êtres pimpants, coquets, frivoles, astucieux et méchants, qui distillent, à bouche que veux-tu, les uns contre les autres, la médisance qui ridiculise et la calomnie qui tue !

C'est tous les jours qu'on vole en se proclamant d'une probité scrupuleuse ; c'est tous les jours qu'on ment, en jurant ses grands dieux qu'on a « le défaut » de ne pas savoir la vérité ; c'est tous les jours qu'on trompe, en s'accusant d'être atteint d'une incurable franchise qui vous empêche de rien dissimuler.

C'est tous les jours.... mais, pourquoi poursuivre l'interminable énumération des constatations *ejusdem farince*, énumération qui, en fin de compte, ne saurait jamais embrasser la totalité des fourberies particulières dont est fait le régime de masques et de faux-nez qui constitue l'actuelle civilisation !

Disons, simplement et pour me résumer, que, en toutes saisons et en toutes circonstances, la vie n'est qu'une manière de théâtre où, se détachant sur un décor d'une insaisissable mobilité, doués d'un art consommé de transformation, les humains vont, viennent, parlent, agissent, jouant avec désinvolture, en raison même de l'habitude, les personnages les plus variés, les plus contradictoires.



These is life ! Telle est la vie : perpétuelle mascarade, douloureux et permanent mardi-gras, carnaval qui dure trois cent soixante cinq jours par an, et cent années chaque siècle, sans qu'il y ait, dans cette succession de grimaces, d'acrobaties et de pirouettes, la moindre solution de continuité.

Qui sait si ce n'est pas — douce ironie ! — pour mettre à la disposition des moins osés l'occasion rare de commettre un geste de sincérité et de proférer un propos de franchise, qu'un jour a été spécialement consacré au port avoué du

masque et du faux-nez ! *Sous le masque, l'on peut tout dire !* déclare la chanson.

Sous le masque, l'amoureux transi trouve d'excessives témérités ; sous le masque, l'indiscret entame des négociations qui l'amènent à la découverte du secret qu'on lui dérobe ; sous le masque, le sarcasme est aussi libre que le madrigal ; sous le masque, Arlequin dit la vérité en riant et Polichinelle roue de coups le gendarme sans encourir la prison.

En sorte que la journée des masques est peut-être celle où l'on ment le moins et où, pour si apparents qu'ils soient, les déguisements sont le moins nombreux.

AUTO-EXÉCUTION

M. Edmond Lepelletier était, depuis une trentaine d'années, un des piliers de la Franc-Maçonnerie ; il était membre du Conseil de l'Ordre et un des plus hauts dignitaires de cette association.

Il vient de quitter le Temple maçonnique, et non sans faire claquer les portes.

Ce Lepelletier, dont les anarchistes n'oublieront jamais l'attitude lors de la série d'attentats qui alla de Ravachol à Caserio, est bien certainement un des plus ignobles *gendelettres* de notre temps. Il a du talent ; Je lui en trouve beaucoup, beaucoup trop assurément pour l'usage qu'il en fait. Mais sa plume est d'une rare hypocrisie ; et, bien que cet écrivain se proclame volontiers anticlérical, républicain, libéral, on trouverait difficilement plus réactionnaire que lui et journaliste plus prêt à toutes les besognes.

Il a sa part — une grosse part — des infamies commises depuis trois ans, par l'*Echo de Paris*, devenu un des défenseurs les plus farouches des faussaires et des menteurs.

L'ami, le complice, l'associé de Q. de Beaurepaire et de Georges Bonnamour ne devait pas se trouver fort à l'aise au Conseil de l'Ordre composé, presque exclusivement, de personnes professant des idées diamétralement contraires à celles que défend aujourd'hui l'*Echo de Paris*.

Sans doute, on lui aura fait sentir, rue Cadet, que la plus élémentaire délicatesse lui faisait un devoir de se retirer ; sans doute, aussi, on lui aura fait comprendre, rue François I^{er} — chez les Assomptionnistes — que ce serait œuvre-pie et méritoire de jeter sa démission brusquement à la tête de ses collègues.

Edmond Lepelletier a obéi aux injonctions des Révérends qu'il attaquait avec virulence au temps de son anticléricalisme.

Je n'ose prétendre qu'il a fait une bonne opération ; qui sait si les cafards tiendront les engagements qu'ils ont pris envers lui ? Mais je suis d'avis que c'est peut-être la seule bonne action que M. Lepelletier ait accomplie au cours de son existence déjà longue.

Clérical honteux, réactionnaire déguisé en démocrate, cet individu n'était pas à sa place rue Cadet. Il en est parti. Il s'est jugé ; il s'est exécuté.

Voilà qui est bien.

LA PAIX AU TRANSVAAL

Les Anglais viennent de remporter coup sur coup quelques succès au Transvaal. Les débuts de la campagne leur avaient été plutôt défavorables. Les Boers leur avaient infligé de graves défaites et, pour une Puissance comme l'Angleterre, pour une Monarchie aussi formidable que celle de la vieille *Queen*, c'était une sanglante humiliation que d'être tenues en échec par un peuple dépourvu de toute organisation militaire et ne pouvant mettre sur pied qu'un petit nombre de combattants.

Aujourd'hui, la face des choses a changé. Ce qu'il était raisonnable de prévoir dès le commencement des hostilités est devenu un fait accompli. Il était à présumer que, disposant en hommes, en outillage de guerre et en argent — en argent surtout — de ressources colossales, l'Angleterre finirait par jeter au Transvaal une telle quantité de soldats et de canons que les Boers, malgré leur héroïsme et l'avantage de guerroyer dans leur propre territoire seraient tôt ou tard forcés de capituler.

La reddition du général Cronjé et de sa vaillante petite garnison n'est, apparemment, que le prélude de beaucoup d'autres. Avec les cent cinquante mille hommes qu'ils ont transportés là-bas, les troupes qui font actuellement la traversée et les réserves qui sont sur le point de s'embarquer, les Anglais pourront aisément séparer les Boers, les diviser par petits paquets, les cerner, les isoler, et, par la famine ou par les armes, les soumettre ou les tailler en pièces.

Cette démonstration peut être considérée comme faite à l'heure actuelle. Aux Puissances qui assistent à ce duel tragique, aux hommes de toutes nationalités qui se passionnent pour cette lutte de paysans contre des professionnels militaires de premier ordre, l'Angleterre a prouvé sa force et le peuple Boer son intrépidité.

De part et d'autre, l'honneur — ce qu'on appelle l'honneur — est satisfait.

Eh bien ! Il est temps que ce combat finisse. Et s'il n'a pas été possible d'empêcher qu'il commence, il est possible d'empêcher qu'il continue.

il suffit pour atteindre ce but que, dans tous les pays, le hommes fort nombreux qui exècrent la guerre élèvent la voix et somment le Gouvernement anglais de cesser le feu. Cette mise en demeure de tous les partisans de la paix obligera la diplomatie d'Europe et d'Amérique à intervenir, et il est certain que Boers et Anglais ayant — les uns et les autres — tout intérêt à mettre fin aux hostilités, on ne tardera pas à fixer les termes et les conditions d'un accord qui permettrait aux peuples belligérants de se réconcilier.

MYSTÈRE ET NATIONALISME

L'attitude des feuilles nationalistes et antisémites, à l'occasion de l'affaire Jude Philipp, est bonne à souligner.

On sait de quelle affaire il s'agit. Ce Jude Philipp est un individu appartenant au haut personnel du ministère de la marine. Il est accusé d'avoir vendu à l'Angleterre des renseignements à propos de la guerre du Transvaal, et d'avoir commis diverses escroqueries : espion et escroc, tel serait le bonhomme.

C'est l'organe dirigé par le vieux Drôle en rupture de démocratie qui a lancé la nouvelle autour de laquelle il a cherché — il faut bien vendre du papier ! — à faire un bruit énorme.

Aux détails sensationnels fournis par l'*Intransigeant*, les feuilles de caserne et de confessionnal ajoutaient quelques renseignements destinés à faire de Philipp un nouveau Dreyfus. Elles affirmaient que ce Philipp — dont la fuite avait été favorisée par le ministre de la marine, le franc-maçon de Lanessan — était un juif.

Un juif ! Vous comprenez qu'il ne fallait plus s'étonner qu'il fût en même temps un flibustier et un traître. Chacun sait, en effet, que juif est synonyme de traître et de filou, et qu'on ne rencontre de filous et de traîtres que parmi les individus appartenant à l'une des tribus d'Israël.

Pendant plusieurs jours, ce fut dans le clan nationalo-antisémite un vacarme étourdissant. Ça n'étaient que protestations indignées et véhémentes flétrissures contre ce juif qui... ce juif que... ce juif dont... bref, vous connaissez la plupart des clichés qu'on sort en telles circonstances.

Or, voici que le silence s'est fait subitement. Suivez l'*Intransigeant*, la *Libre Parole*, l'*Eclair*, et autres torchons cléricaux.

naïlles ; et vous n'y verrez pas plus faire mention de l'affaire Jude Philipp que si elle n'avait jamais existé.

Pourquoi ce silence succédant brusquement à tant de tapage ? Pourquoi ? Oh ! c'est bien simple : le dénommé Philipp n'est pas juif ; c'est même un clérical à tous crins, affichant une piété édifiante et une excessive dévotion. Il avait fondé « la Compagnie des tissus antiseptiques et microbicides ». il l'avait placée sous la protection du pape et le Souverain-Pontife n'avait pas dédaigné d'accorder sa bénédiction à l'entreprise. De plus, l'avancement de cet escroc, avancement que les canards nationalistes qualifiaient de scandaleux, n'est pas dû aux francs-maçons et aux cosmopolites, ainsi qu'on l'avait avancé ; il est dû au patronage très marqué, à la protection très spéciale de l'amiral Rieunier, qu'on sait être un nationaliste ardent et un clérical forcené, et qu'on a su, depuis, être un des gros actionnaires de la Société sus indiquée.

Vous comprenez maintenant pourquoi la presse antisémite et patriotarde est, tout d'un coup, devenue muette.

Gardez-vous toutefois de suspecter la probité et le patriotisme de cette presse. C'est uniquement poussée par ses sentiments d'honnêteté et de patriotisme qu'elle fulminait contre Jude Philipp, quand elle le croyait juif ; c'est également par patriotisme et probité qu'elle se tait, maintenant qu'elle sait que ce Philipp est un vrai Français de France.

Vous ne comprenez pas?... Chut!... Mystère et Nationalisme!...

A BATONS ROMPUS ⁽¹⁾

J'ai reçu tout récemment la visite d'un monsieur que je ne connaissais pas.

— Moi, me dit-il, je vous connais depuis longtemps. Il y a bien une dizaine d'années que je vous ai entendu pour la première fois. Et je puis dire que, depuis cette époque, je vous ai entendu chaque fois que l'occasion s'en est présentée ».

J'exprimai à mon visiteur tout le plaisir que je ressentais à apprendre qu'il était un de mes auditeurs assidus. J'ajoutai que cette assurance me donnait à penser qu'il partageait les idées à la propagation desquelles je me consacre.

(1) Sous ce titre, je publierai assez fréquemment de petites études sans prétention, et de forme humoristique, se rattachant à un point de doctrine ou de tactique, et contenant une critique ou un avis.

— « Comment donc ! me répondit-il. Je suis en parfaite communion d'idées avec vous et tous nos amis. Je lis tout ce qui paraît d'anarchiste. Je possède chez moi, dans une bibliothèque que renferme un placard de mon cabinet de travail, je possède tout ce qui a paru de libertaire depuis vingt ans ».

Et mon interlocuteur me cita des titres de volumes, de brochures, de publications périodiques et des noms d'auteurs. Il formula sur ces derniers et sur leurs œuvres des appréciations de nature si précise, que je n'hésitai plus à croire que j'avais affaire à un camarade d'idées.

Alors, la conversation prit un tour familier. Je demandai à mon nouvel ami comment il se faisait que je fusse resté si longtemps sans le connaître, et par suite de quelles circonstances il s'était décidé à me venir voir.

Voici ce qu'il me répondit :

« Je suis libertaire. Je déteste tout ce qui existe et les institutions sociales actuelles ne sauraient provoquer chez personne une exécution plus violente, un dégoût plus profond que la haine et le mépris qu'elles m'inspirent à moi même. Tout ce que vous ressentez, je le ressens : tout ce que vous exprimez, je le pense. Et ce n'est pas d'hier, je vous prie de le croire, que je suis révolutionnaire. Si vous ne me connaissez pas, si personne ne me connaît — comme libertaire — c'est que ma situation me condamne, hélas ! au silence, à l'effacement. Je ne suis pas riche ; mais enfin, j'ai quelque aisance ; et, si je souffre énormément de ne rien dire de ce que je sens, de ce que je comprends, de ce que je veux, je me console en songeant qu'il ne résulterait pas grand bien de la petite besogne que je pourrais accomplir, et que le peu de propagande qu'il serait en mon pouvoir de faire ne compenserait pas la perte à peu près certaine de ma situation. »

— « Que faites-vous, lui demandai-je ?

— « J'ai une situation, me dit-il — sans répondre bien nettement à ma question peut-être légèrement indiscrette, — qui me met en rapport avec un peu tout le monde. Bien rares, j'en suis sûr, sont ceux qui, dans le nombre, pensent comme vous et moi. Or, je dois ménager le public qui me fait vivre et il est certain que si je ne cachais pas rigoureusement mes convictions, avant peu ma situation serait compromise. Je

comprends qu'un pauvre diable, un « sans le sou » ou encore un simple ouvrier expriment tout net leur façon de penser. Après tout, ils ne risquent pas grand'chose ; tout au plus courent-ils le danger d'être congédiés de l'usine ou de l'atelier où ils travaillent. Eh bien ! le lendemain, ils ont la ressource de s'embaucher ailleurs !.... »

— « Pardon, lui objectai-je, ne concevez-vous pas que risquer son salaire quand on ne possède pas d'autres moyens d'existence, c'est aussi grave que d'exposer sa situation quand on en a une, puisque la perte de ce salaire comme la perte de cette situation aboutissent au même résultat : jeter un homme sur le pavé ? Il est, parfois, plus difficile de retrouver un patron que de se refaire une clientèle. Et puis... une clientèle se compose d'un nombre plus ou moins considérable d'individus. A supposer que, par l'affirmation de ses idées révolutionnaires, un commerçant compromette ses affaires, il a mille moyens de recourir à des compensations ; tandis que le travailleur, l'ouvrier qui joue son travail sur une parole ou sur une attitude se trouve, peut se trouver, du soir au lendemain, sans occupation, sans abri, sans pain. »

Longtemps, mon interlocuteur discuta pour parvenir à me persuader qu'il trouvait bien et avait raison de trouver juste que *les autres* s'affirmassent, mais qu'il était bien et qu'il avait raison de trouver juste qu'il s'abstînt lui-même de toute participation à l'œuvre commune de propagande et de révolution.

En vain, lui expliquai-je que des convictions qui se cachent sont nulles et stériles. En vain tentai-je de lui faire comprendre que l'inconscient est préférable au conscient qui n'agit pas, parce que l'ignorant d'aujourd'hui peut, si la lumière pénètre dans son intelligence, devenir un flambeau tandis que l'éclairé qui se couvre d'un éteignoir favorise l'universel obscurantisme ; le bonhomme resta figé dans sa manière de voir, jusqu'à ce que, prenant un air mystérieux, je lui glissai dans l'oreille ces mots confidentiels :

— « Mon cher Monsieur, une confidence en vaut une autre. Vous m'avez livré le secret de vos convictions intimes ; à mon tour de vous révéler un secret de la plus haute gravité. Ce secret n'est pas le mien ; mais à un homme qui, comme vous, se montre si prudent en affaires, j'estime qu'on peut, sans

étourderie, tout dire. Eh bien ! sachez que M. Loubet, Président de la République, M. Fallières et M. Deschanel, présidents du Sénat et de la Chambre, MM. Waldeck-Rousseau, Galliffet, Lanessan, Millerand, Caillaux, Decraix, Monis et les autres ministres leurs collègues, sachez que le Pape lui-même et la plupart des cardinaux et des prélats, sachez que bon nombre de nos généraux et de nos magistrats sont anarchistes. Ils le sont, n'en doutez pas ; et ils ont, pour l'être, les meilleures raisons du monde, car ils savent, mieux que qui ce soit à quoi s'en tenir sur le compte des institutions sociales qui les font vivre ; donc, ils sont anarchistes. Mais se gardent bien de le dire, parce qu'ils ne se soucient pas de compromettre leur situation et de risquer leur avenir !... »

Mon visiteur comprit, sans doute, le sens et la portée de la petite leçon que je lui voulais infliger. Il saisit son chapeau, et partit en oubliant de m'accabler de ses protestations d'attachement et de ses poignées de main.

Je pense qu'il court encore...

LA DÉBACLE CÉSARIENNE

Les Césariens n'ont pas de chance ; mais ils n'ont que ce qu'ils méritent : ils prétendent soumettre l'opinion publique à leurs sottises, sans permettre qu'on discute celles-ci et, partout, l'opinion publique se cabre et rue.

Samedi dernier, Georges Thiébault est allé discuter à Dijon sur la Patrie, la dictature et autres turlutaines. Il a pu aller jusqu'au bout de son rouleau, parce que ses partisans avaient pris la précaution de refuser la porte à quiconque n'appartenait pas à la tribu des poires nationalistes ou des aigrefins antisémites. Sur la piste du cirque dijonnais transformée en chaire, le clown Thiébault, converti en prédicant, a pu à la faveur d'un silence imposé, débiter ses clichés ordinaires et peu originaux sur le programme de la Ligue de la Patrie Française ; mais il va de soi que s'il eût osé débiter ses boniments devant une assemblée ordinaire, le pauvre Georges n'aurait pas pu faire entendre les rengaines de son phonographe patriotard et césarien.

A Bourges où, dimanche, les suivants de Déroulède, de Rochefort et du Révérend Père Dulac avaient organisé une représentation, le spectacle n'a pas eu lieu sans encombre. La caverne — je

prie les typos de ne pas écrire « caserne », bien que les deux mots se ressemblent et expriment à peu près la même chose — dans laquelle les nationalistes s'étaient enfermés — comme des bandits qu'ils sont — a été assiégée par nos amis; et si, durant la parlotte de ces agents de contre-révolution, la foule a été tenue à distance par la force armée, quand les conspirateurs sont sortis, la population de Bourges leur a témoigné son mépris et son éloignement.

Il n'est pas jusqu'au suffrage universel, pourtant bien dévoyé et bien veule, qui ne fasse — à sa manière — entendre à ces individus que le temps commence à ne plus être où leurs attitudes moyennâgeuses trouvaient quelques échos dans l'âme somnolente des foules.

Un certain Voisin, de son métier, général, ancien gouverneur militaire de Lyon, ancien commandant de corps d'armée, s'était imaginé qu'il lui suffirait de poser dans l'Isère, sa candidature de vieux briscard pour que la majorité des votants se groupe autour de ses galons.

Mise en appétit par le récent succès de Mercier auprès des électeurs sénatoriaux de la Loire-Inférieure — inférieure, oh oui! — cette « culotte de peau » s'était dit que ses « campagnes » remplaceraient avantageusement toutes les campagnes électorales de ses concurrents et, que son programme résumé en ces trois mots : « Je suis nationaliste » vaudraient largement les programmes de ses compétiteurs.

Le nommé Voisin doit, à l'heure présente reconnaître qu'il s'était fourré le doigt dans l'œil jusqu'à la garde et constater que l'étiquette de « nationaliste » et le patronage des leaders de la réaction — de Cassagnac à Rochefort — sont tout à fait insuffisants.

Victoire sans combat à Dijon, déroute à Bourges, débâcle à la Tour-du-Pin, tel est bilan hebdomadaire du parti nationaliste. Si ce parti composé en grande majorité de traîne-sabres ou de civils jouant aux militaires se déclare satisfait, c'est qu'il se contente de peu.

Il est vrai que ce ramassis de généraux et de poltrons ont tellement l'habitude de la défaite, que celle-ci leur semble naturelle.

« Toujours battus et toujours contents » voilà la devise qui leur convient.

AUX LECTEURS DES " PLÉBÉIENNES "

Je trouve très naturel qu'un journal d'idées, une feuille de combat ou de doctrine aient recours à leurs lecteurs, fassent appel à leur bourse et ouvrent des souscriptions destinées à les soutenir dans leur œuvre de propagande.

Toutefois, bien que je sois extrêmement gêné, je ne veux pas recourir à ces moyens.

LES PLEBEIENNES se vendent ; elles vivent, elles vivront ; je m'en porte garant.

Mais il est une manière d'aplanir très notablement les grosses difficultés du début : c'est de s'abonner soi-même et de recueillir dans son entourage des abonnements.

Je prie donc toutes les personnes qui me lisent et ont l'intention de continuer à me lire, toutes celles qui apprécient la propagande que peut faire cette publication et qui désirent en favoriser l'extension, je prie ces personnes d'envoyer, AU PLUS TOT, à l'Administration des « Plébéiennes » le montant de leur abonnement. Elles en trouveront les conditions à la dernière page.

L'abonnement présente de multiples et sérieux avantages : 1° en supprimant les intermédiaires, il fait rentrer à l'Administration le produit intégral de la vente ; 2° il permet de régler le tirage d'une façon bien plus précise que l'achat au numéro forcément capricieux ; 3° il met à la disposition de l'Administration, en une seule fois, une somme équivalente à celle qui, par la vente, au numéro, ne lui rentre qu'en six mois ou un an ; 4° il lui assure des rentrées fixes sur lesquelles elle peut compter ; 5° il garantit au souscripteur la réception régulière — quoi qu'il arrive — des « Plébéiennes ».

Ces avantages, bon nombre de mes lecteurs les ont déjà compris, puisqu'ils ont envoyé leur abonnement. J'insiste auprès de ceux qui ne l'ont pas encore fait et peuvent le faire.

Qu'ils n'aient aucune crainte : les PLEBEIENNES ne cesseront pas leur publication. Ils peuvent avoir confiance en moi. Ce n'est pas un don, c'est une sorte d'avance que je leur demande.

Je compte bien qu'ils ne me refuseront ni cet encouragement, ni cette marque de confiance, ni ce témoignage de sympathie.

Tout abonnement qui parviendra à l'Administration jusqu'au 15 mars 1900 donnera droit à l'envoi gratuit de tout ce qui aura paru des PLEBEIENNES.

Voici l'itinéraire que je compte suivre pour la tournée de conférences que je fais actuellement :

EN MARS, je serai :

Les 1^{er} et 2, à Saint-Etienne ;
 Les 3, 4, 5, 6 et 7, à Grenoble ;
 Les 8 et 9, à Avignon ;
 Le 9, à Apt ;
 Le 10, à Manosque ;
 Les 11, 12, 13 et 14, à Nice ;
 Le 15, à Toulon ;
 Les 16, 17 et 18, à Marseille ;
 Le 19, à Arles ;
 Le 20, à Nîmes ;
 Le 21, à Alais ;
 Les 22 et 23, à Montpellier ;
 Le 24, à Cette ;
 Les 25 et 26, à Narbonne ;
 Le 27, à Béziers ;
 Les 28 et 29, à Toulouse ;
 Le 30, à Agen ;
 Le 31, à Bordeaux.

Mon itinéraire est donc fixé jusqu'à fin mars. J'avertis les personnes qui, habitant des localités voisines de celles qui figurent sur l'itinéraire ci-dessus, seraient désireuses que je vinsse dans leur ville, que je serai dans la nécessité de leur refuser cette satisfaction.

L'obligation où je suis de m'assurer, longtemps d'avance, les salles de réunion, et de commander, longtemps d'avance aussi à mon imprimeur, les affiches et les prospectus, me contraint à tracer longtemps d'avance un itinéraire que je ne puis modifier, même légèrement par la suite.

Après Bordeaux, je visiterai Niort, Poitiers, Châtellerault, Tours, Châteaurenault, Angers, Nantes, Saint-Nazaire, Brest, Rennes; Le Mans, Le Havre, Rouen, Elbeuf et le Nord.

En temps utile, je me mettrai en rapport avec mes correspondants dans ces diverses villes. Je les prie de ne pas s'impatienter si je ne réponds pas *tout de suite* à leur lettre. Je ne pourrais le faire utilement.

Il va de soi que les « Plébéiennes » continueront à paraître régulièrement et que je ne cesserai pas de les rédiger intégralement.

Je prie mes correspondants, si l'objet de leur lettre est personnel ou se rattache à ma tournée de conférences, de m'écrire « poste

restante » aux villes et aux dates ci-dessus indiquées ; si l'objet de leur lettre concerne les « Plébéiennes », à un titre quelconque, de l'adresser à M. l'administrateur des PLEBEIENNES 86, rue Rochechouart. Paris.

NOTES ADMINISTRATIVES

Sur sa simple demande toute personne recevra, et sans aucun frais, les numéros parus des Plébéiennes.

Prière aux lecteurs d'exiger autant que faire se pourra que les marchands de journaux exposent les Plébéiennes à leur étalage.

Comme je suis en tournée de conférences je prie mes correspondants, pour tout ce qui concerne les Plébéiennes, d'adresser lettres, mandats, etc., à M. l'Administrateur des Plébéiennes, 86, rue Rochechouart à Paris.

Lire chaque semaine

LES PLÉBÉIENNES

PROPOS D'UN SOLITAIRE

Publication entièrement rédigée

PAR

SÉBASTIEN FAURE

—

En vente chez tous les Marchands de Journaux
et dans toutes les gares

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE

EXTÉRIEUR

Un An. 6 francs. Un An. 8 francs.

Six Mois 3 — Six mois 4 —

Rédaction et Administration : 86, rue Rochechouart
PARIS